

Florence Rélu

Cette nuit-là,
j'ai cessé
de voir le ciel



Florence Rélu

Cette nuit-là, j'ai
cessé de voir le ciel

© Florence Rélu, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7199-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au centre, une table. Deux chaises l'entourent. Le dossier de l'une d'entre elles est cassé. Des morceaux de bois jonchent le parquet. Derrière, un plan de travail, un évier, des placards suspendus. Au sol, un matelas traîne. A gauche, une porte d'entrée. Un plafonnier répand une lumière jaune vif dans la pièce. Des bruits de portes, des éclats de voix, des sonneries de téléphone et la sirène d'une ambulance retentissent. Un sentiment de confusion. Le silence revient. Elle entre, un sac dans une main. Elle s'avance et le dépose à côté de la chaise qui n'est pas cassée. Dans son autre main, elle tient les clés. Elle fait le tour de la cuisine. Sa main effleure les meubles, le plan de travail, les chaises et la table.

Je sais que tu ne reviendras pas. Que nous ne jouerons plus ensemble... Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini... Je ne sais plus quand tu es parti... La dernière fois que je t'ai vu, tu étais assis sur cette chaise... Ta chaise. Un regard de mort. Je n'étais plus rien. Je n'avais rien été. Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini... Je ne sais plus quand tu es parti. La dernière fois que je t'ai vu, tu t'es levé. Je n'étais vraiment plus rien. Je n'avais jamais rien été. Tu n'as rien ajouté, si ce n'est, va te faire soigner !... Tu ne t'es pas retourné. Tu portais ce pull rouge râpé. Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini... Je ne sais pas pourquoi tu es parti. La dernière fois que je t'ai vu, tu as claqué cette porte. Je n'étais vraiment plus rien. La dernière fois que je t'ai entendu, c'est lorsque tu as descendu l'escalier. Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini... Le bruit lâche de tes pas a laissé la place à celui de mes cris. J'ai attendu. J'ai pleuré. J'ai supplié. Tu n'es pas revenu. Je voulais que tu reviennes... Ta chaise. Je me suis assise dessus. Je l'ai tournée vers la porte d'entrée. Nous deux, ça existait encore. Ce n'était pas un claquement de porte qui pouvait tout balayer. Ton retour, c'était la seule chose qui comptait. Ton retour, c'était notre seule issue. Ton retour, c'était surtout mon salut. C'est ce que je pensais... Ta chaise. Je me suis assise dessus. Je ne voulais rien perdre du moment où j'entendrais enfin ta clé se glisser joyeusement dans la serrure. J'ai fixé la porte. Puis la serrure. De nouveau la porte. Puis la serrure. De nouveau la porte. Sans fin. J'ai attendu. J'ai supplié. Sans fin. Je ne pouvais pas croire que tu avais jeté tes clés sur la table avant de claquer cette porte. J'ai installé un matelas au pied de ta chaise. Le souvenir de ton regard commençait à me hanter. Ton visage. Ton beau visage. Ta gueule d'ange, elle m'obsède ta

gueule d'ange, croisée un soir, au détour d'un regard. Elle m'a plu dès que j'ai posé mon regard sur elle. Oui, ma gueule d'ange, nos regards viennent de se croiser. Je me suis approchée. Mes yeux pétillent. Je me demande si je vais te plaire. Je te souris ma gueule d'ange, toujours plus, alors qu'au même moment des questions par milliers se bousculent aux portes de mon cœur. Oui, j'ai peur ma gueule d'ange. Quelque chose me dit que nous nous sommes déjà croisés au détour d'un regard. Je me souviens de ce regard qui me rappelle tes blessures, de ce sourire enfantin qui me dit que tu refuses de grandir. Etrange sensation, ma gueule d'ange. Deux pas. Deux pas à faire pour me tenir debout face à toi et te dire qui je suis avec mes propres mots. Tes yeux mélancoliques. C'était toi. Oui, c'était toi, l'éclat des premiers rêves que l'on pense éternel ! Aucun doute possible. Oui, c'était toi, l'éclat des premiers rêves au nom duquel on sacrifie tout ! Aveuglée par l'éclat d'un soir... Il n'y a que ces trois mots qui vivent en moi aujourd'hui. Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini...

Elle enlève son manteau, le pose sur le dossier de la chaise, les clés de l'appartement toujours dans la main.

Je me souviens. Je m'étais allongée sur le matelas. J'ensevelissais mes doigts avec férocité dans la mousse afin d'oublier la douleur. Le téléphone sonnait de temps en temps. J'étais incapable de décrocher. J'étais toujours au pied de ta chaise. A t'attendre. A essayer de te comprendre. Tu étais devenu ce tyran qui régnait en maître absolu sur mes jours et sur mes nuits. Je refaisais ce rêve. Sans fin. Perdue dans une forêt dense, je me tenais debout sur cet énorme rocher. Je te faisais face. Je levais les yeux vers la cime des arbres. Elle était si haute qu'elle me semblait inatteignable. Il faisait froid dans cette forêt. Une lumière crépusculaire peinait à transpercer le feuillage et à réchauffer la terre. Quand j'ai voulu reposer mon regard sur toi, tu avais disparu. Prise de panique, je me suis mise à courir. Mes semelles s'enlisaient dans ce sol humide, malodorant. Je courais, je courais ! Je t'appelais ! Je t'appelais encore ! Je t'appelais en vain. Les arbres se penchaient vers moi. Maugréant. Je troublais leur tranquillité. Le vent qui agitait leurs branches les rendait toujours plus menaçants. Je ne sais plus combien de temps j'ai passé dans cette forêt à te chercher, à te fuir, à t'attendre, habitée par l'angoisse de ne plus te voir et de te voir à nouveau. Combien de

temps ai-je erré dans cette forêt ? Ton piège s'était refermé sur moi. Tu m'avais envoyée en enfer. Je ne comprends toujours pas. Trois mots qui résonnent comme une chanson triste. Trois mots, puis c'est fini...

Elle pousse le matelas. Elle s'assoit sur une chaise et pose les clés sur la table.

Je me souviens. J'ai senti une épine s'enfoncer dans mon doigt. J'ai rouvert les yeux. J'étais en train de m'accrocher à cette chaise en bois. C'était ta jambe. Oui, ta jambe. J'ai levé la tête. J'ai cherché ton regard. Il me tournait sans cesse le dos. Je mendiais tout ce que je pouvais mendier. Ta pitié. Ta compassion. Toutes les miettes de toi que tu pouvais me jeter à la figure. Même ta colère. Même ta violence. Mieux vaut être ton esclave que sentir ton indifférence ! Frappe-moi encore ! Crache ton venin ! C'est ce que tu sais faire de mieux ! Mais ne me laisse pas seule. Dis-moi ce que tu emportes de moi, de nous ! Tu ne voudrais pas me donner ce pull rouge que tu portes ? Ce serait mieux que ton indifférence. Il me tiendrait chaud. Ce pull, c'était toi. Il ne sentait pas très bon, mais c'était toi. La couleur était passée. Il manquait de douceur. Il était comme toi. Le soir où je t'ai croisé ma gueule d'ange, tu n'avais pas d'endroit où dormir. Je t'ai dit viens... L'éclat magique des premiers rêves ! Je volais au-dessus de cette forêt. Je me sentais bien. Si bien. Si calme. Je te souriais. Je t'écoutais. Je volais au-dessus de cette forêt. Où tu as fini par m'abandonner. Tout était parfait. Tu me disais des choses que j'avais envie d'entendre... Tu sais, je suis un vrai gentil. Tu sais, tu as le droit d'être aimée. Tu sais, tu peux prendre ta liberté si tu veux... Tu récitais si bien. Parfois ça sonnait faux. Peu importe, je volais vers l'autre rive, celle d'où l'on espère ne jamais revenir ! L'autre rive, cette terre promise ! Je te connaissais à peine. Quelques jours seulement... Je voulais y croire. Puis tu as commencé à me jouer cette chanson plaintive... Je donne, je donne mais je n'ai rien en retour... C'est ce que tu m'as dit ma gueule d'ange. Je ne m'y attendais pas... Je donne, je donne mais je n'ai rien en retour... C'était ta façon de me dire je t'aime. Je ne m'y attendais pas. Tu puisais en moi, comme si c'était un droit. Tu n'étais qu'un enfant, ma gueule d'ange. Je ne l'ai pas vu. Je ne t'ai pas vu venir tel que tu étais vraiment. Tu me montrais déjà du doigt comme étant incapable d'aimer. Au bout de quelques jours seulement... Une pluie de reproches. Voilà ce à quoi j'ai eu droit dès les premiers instants. Je t'appelais souvent. Tu me le reprochais. Je ne savais pas encore ce que j'aimais

chez toi. Tu me le reprochais. Je faisais la petite fille. Tu me le reprochais. Je ne te disais pas que nous étions ensemble. Tu me le reprochais. J'avais mon travail, ma vie. Tu me le reprochais. Je ne voulais pas d'enfants. Tu me le reprochais. Je t'embrassais comme je t'embrassais. Tu me le reprochais également. Au bout de quelques jours seulement... Une pluie de reproches. Le son irascible de ta voix. Le son tyrannique de ta voix. La frappe verbale, tu aimais ça... Je donne, je donne mais je n'ai rien en retour... Ta plainte résonnait en moi comme le premier couplet de cette chanson triste. Trois mots, puis c'est fini... Au bout de quelques jours seulement... Déjà l'image bien peu flatteuse que tu me renvoyais de moi était celle d'un monstre d'égoïsme incapable d'aimer. Un soir, alors que j'avais raccroché après avoir essuyé ta pluie de reproches, j'ai pleuré pour la première fois. Ton verdict était tombé. Au bout de quelques jours seulement... J'étais incapable d'aimer, un point c'est tout. J'ai redoublé d'efforts pour te comprendre. Pour être douce. Pour être gentille. Tout ce qu'une fille doit être. Mais la pluie de reproches ne cessait pas. J'encaissais. Pour l'éclat des premiers rêves. Pour toi, ma gueule d'ange. Tu m'imposais de vivre vite. Quitte à mal vivre. Quitte à mal aimer. Je te connaissais à peine. Et déjà je ne savais plus que dire. Ne pas dire. Que faire. Ne pas faire. Tes reproches me blessaient. J'encaissais. Sans rien dire. Tes reproches, c'était du venin. J'ai commencé à croire ce que tu me disais. Mon cœur battait si fort le soir où je t'ai croisé ma gueule d'ange. Oui, mon cœur était bien vivant ! Mais déjà, il commençait à battre étrangement. Comme s'il se sentait traqué. Comme s'il cherchait à se terrer au plus profond de mon âme. Comme si, oui, mon cœur était bel et bien incapable d'aimer. Tu me l'as dit et répété. J'ai commencé à croire ce que tu me disais. Au bout de quelques jours seulement... Au fond j'étais peut-être ce monstre d'égoïsme incapable d'aimer. Qui pouvait dire que je ne l'étais pas ? L'éclat magique des premiers rêves. Je voulais y croire. Le goût amer du sacrifice, je ne le connaissais pas encore. L'autre rive, seule l'autre rive comptait. Y vivre, y danser, y partager, y créer un monde bien à nous ! L'autre rive, où personne n'aurait pu nous rejoindre ! Tu n'habitais pas Paris. Tu m'as demandé de venir te voir en province. J'ai dit oui. Comment aurais-je pu te dire non ? Je ne savais pas dire non.

Je me souviens. J'étais toujours au pied de ta chaise. A t'attendre. A essayer de te comprendre. Il faisait sombre dans la cuisine. Le téléphone continuait de sonner de temps en temps. Seules tes clés, posées sur la table, brillaient dans la